

PODCAST

Version texte de l'épisode  
Saison 2 Épisode 6



*La honte :  
de l'éthique au  
politique*

[simoneetlesphilosophes.fr](http://simoneetlesphilosophes.fr)

**SIMONE**  
et les philosophes



PODCAST

Version texte de l'épisode  
Saison 2 Épisode 6



***La honte :  
de l'éthique au  
politique***

[simoneetlesphilosophes.fr](http://simoneetlesphilosophes.fr)

**SIMONE**  
et les philosophes



Aborder un sujet philosophique avec un regard féministe, c'est porter une attention ciblée à *ce qui ne devrait pas être*, c'est-à-dire à toutes les formes d'oppression et à leurs insoutenables effets. C'est pour cette raison que, sans diluer les violences sexistes que subissent les femmes, la conscience de celles-ci se poursuit dans la conscience des souffrances que subissent les minorités sociales en général.

C'est dans cette perspective que je vous emmène dans l'exploration d'un **sentiment complexe qui a une fonction citoyenne et politique fondamentale**, ce sentiment qui peut nous saisir lorsque la domination, l'humiliation et la cruauté ont lieu, ce sentiment qui dépasse la colère, le dégoût, et la peur : à savoir **la honte**. La honte quant à la façon dont on traite telle ou telle personne, tel ou tel groupe. La honte de ce qui est subi. Comment comprendre que nous puissions avoir honte de la violence qu'autrui peut commettre ? Pourquoi une forme intense de honte accompagne-t-elle notre indignation face à la violence d'autrui ? Qu'est-ce que signifie ce cri qui résonne en nous lorsque face au scandale du mal, nous disons : « c'est une honte » ? J'aimerais vous montrer qu'**au lieu d'étouffer ce sentiment inconfortable en raison de l'aveu d'impuissance qu'il comporte, on peut y voir la racine d'un nécessaire élan politique.**

Dans *L'être et le néant*, Sartre commence son chapitre consacré à l'existence d'autrui par une analyse de la honte. Ce qu'il a en vue alors, c'est la honte que nous éprouvons sous le regard de l'autre, la honte de la maladresse ou de la faute qu'autrui a vue.

“ *Je viens de faire un geste maladroit ou vulgaire : ce geste colle à moi, je ne le juge ni ne le blâme, je le vis simplement (...) Mais voici tout à coup que je lève la tête : quelqu'un était là et m'a vu. Je réalise tout à coup toute la vulgarité de mon geste et j'ai honte.* ”

Nous en avons toutes et tous fait l'expérience et nous en gardons un souvenir désagréable. Qu'est-ce qui déclenche ma honte suite à ce geste maladroit ou vulgaire ? Ce n'est pas ma réflexion. C'est, de manière immédiate que le regard de l'autre suscite ce malaise en moi. Le regard de l'autre qui a bien vu ce que j'ai fait. Comme y insiste Sartre, nous n'avons pas honte de ce que nous n'avons pas fait. Ce geste maladroit, si je ne l'avais pas fait ou si personne ne m'avait vu le faire, je n'en aurais pas honte. Donc la honte est déclenchée par la combinaison entre un acte que je sais déplacé et la perception qu'en a une tierce personne. Et Sartre poursuit : **ma honte est une forme de reconnaissance. Par ma honte, « je reconnais que je suis comme autrui me voit. »** La désapprobation d'autrui ne suffit pas à déterminer ma honte : il faut surtout que de façon sensible et spontanée, je reconnaisse que je suis telle que l'autre m'a vue. Ce dont je ne me serais pas rendue compte si je n'avais pas été en présence de l'autre. Ainsi, quand on surprend *autrui, un enfant par exemple, et qu'on lui dit « tu n'as pas honte ? »*, c'est

qu'on s'attend à ce que, dans notre regard, il reconnaisse la vulgarité de ce qu'on l'a vu faire. C'est en passant par le regard d'autrui que l'on apprend à se connaître soi-même, aussi désagréable cela puisse-t-il être parfois ! En ce sens, Sartre dit que par l'étude de la honte, on apprend qu'autrui est le médiateur entre moi et moi-même.

Plus encore, pour avoir honte, il faut que je sache quels sont les critères de vulgarité du regard d'autrui. Imaginons que vous débarquiez dans une société où il est honteux de se serrer la main ou de sourire, vous n'aurez honte que lorsque vous aurez intégré l'idée qu'une poignée de mains ou un sourire sont des attitudes dégradantes. La honte suppose une certaine connaissance des normes sociales qui définissent ce qui est respectueux et ce qui ne l'est pas, ce qui est valorisé et ce qui est méprisable, etc.

Mais alors me direz-vous, d'après la conception qu'on vient de voir, on ne pourrait avoir honte que de ce qu'on a soi-même fait. **Or, il est possible d'avoir honte de quelque chose qu'on n'a pas fait et qu'on trouve détestable de faire !** Il arrive que la vulgarité ou la cruauté d'autrui nous fasse honte ! Et comme je l'annonçais au début de l'épisode, c'est cette honte-ci qui m'intéresse. Qu'est-ce que cette honte, qui n'est pas seulement désagréable, mais peut devenir insoutenable et qui n'a pas l'air de rentrer dans le schéma de Sartre centré sur l'ego ?

Car ce n'est pas cette honte des joues qui rougissent et du coeur qui palpite parce qu'on est soudainement surpris par autrui au

moment où l'on effectue un geste maladroit. C'est une honte d'un autre ordre : la honte non pas de ce que je pense, de ce que j'ai fait, ou de ce que je suis comme individu singulier, mais la honte de ce dont mon espèce est capable, la honte de ce que d'autres de mon espèce infligent à d'autres de mon espèce. Bref, la honte de ce que d'autres membres de l'humanité commettent d'indigne, de vil, d'inhumain.

Cette honte qui nous accable n'est-elle pas arrogante ? Car il est plus facile de s'offusquer de la lâcheté, de la corruption ou de la folie des autres plutôt que de s'interroger sur nos propres compromissions.

Mais ce n'est pas de cette arrogance là qu'il s'agit ici. Justement parce que la honte est un « frisson » pour reprendre le mot de Sartre. Elle n'est pas réfléchie. Elle n'est pas une posture théorique, intellectuelle ; ce n'est pas une désapprobation de surplomb : c'est un « frisson » qui pourrait vouloir dire ceci : *Je me reconnais comme faisant partie d'une espèce capable du pire alors même que je souhaite m'en dissocier pour résister et oeuvrer à un monde meilleur.*

Eh bien, il me semble que cette honte que nous avons parfois et même souvent face aux vies mutilées et perdues sous les coups de la folie humaine, cette honte ne procède pas nécessairement d'un jugement de surplomb. Au contraire, **elle peut être reconnaissance instantanée de la communauté qui m'unit à celui qui me fait honte, à savoir l'humanité.** Ainsi on n'a pas honte

devant un phénomène intégralement soumis au déterminisme naturel. On a honte face à une conscience humaine qui génère librement l'inhumain. On a honte de partager avec l'autre une humanité qu'il ou elle abîme en l'opprimant.

Autrement dit, ce qui est à la racine de notre honte, ce n'est pas la seule représentation de la vulgarité et de sa cruauté, mais c'est conjointement la représentation que cette vulgarité et cette cruauté *pourraient* ne pas exister, *devraient* ne pas avoir lieu, que du *meilleur* aurait pu et dû prendre la place du pire. Autrement dit, **la honte est le frisson d'une conscience qui sent qu'elle doit se désolidariser des actes qui bafouent la dignité humaine.**

Cela dit, cette honte qui nous est si désagréable doit nous prévenir contre un manichéisme facile. Elle est du même coup un appel à ne pas étouffer : un appel à résister. Comme l'a si bien montré Hannah Arendt dans son travail sur la banalité du mal, l'indignation face à la violence peut très vite s'en faire le relais par la vengeance. Comme si la monstruosité d'autrui justifiait tous les comportements que nous pourrions avoir en général. Cette honte qui nous est si désagréable n'est pas seulement condamnation. Par elle-même, elle nous fait sentir la **nécessité d'une alternative au pire**. Mais alors on voit ici en allant plus loin que cette honte n'est pas celle de ce que je suis, mais de ce que je pourrais être si, comme l'autre que je condamne, je renonçais au respect d'autrui : cette honte que j'ai parce que cet autrui qui me fait honte est un

humain comme moi. Alors la honte n'est pas forcément triste, mais résistance. Je résiste à ce que l'avilissement de l'humain par l'humain puisse être considéré comme acceptable. **La honte du pire peut devenir le ciment de la solidarité si elle nous met en garde contre l'aveuglement qui nous menace, l'aveuglement quant à notre propre violence. Alors la honte entremêle trois éléments caractéristiques : le frisson, le sentiment d'impuissance et le sursaut politique.**

Je crois que cette idée traverse en filigrane le message de **Hannah Arendt**, qui rappelle inlassablement la nécessité de penser et de dialoguer pour ne pas engendrer le pire : le pire, c'est le refus de l'humain par l'accomplissement du monstrueux.



*Le monde n'est pas humain pour avoir été fait par des hommes, et il ne devient pas humain parce que la voix humaine y résonne, mais seulement lorsqu'il est devenu objet de dialogue...*

*Nous humanisons ce qui se passe dans le monde et en nous-mêmes, en en parlant et, dans ce parler, nous apprenons à être humains. ”*

Dans ce contexte, la honte peut nous indiquer quelque chose de cette humanité qui n'est pas une réalité donnée, mais une conquête toujours inachevée, toujours menacée par le refus, la domination, la stigmatisation. Contrairement à ce qu'on peut vite penser dans une société où la violence est une chose ordinaire, la parole libre est absolument nécessaire et le dialogue n'est pas un aveu de faiblesse ! Le dialogue accroît notre



force, la force de penser les nuances et de les reconnaître dans l'espace public qui, d'ailleurs, ne peut devenir vraiment public que de cette façon. **La honte face à l'indigne doit soutenir notre volonté de faire politique, c'est-à-dire de faire exister un espace public au sein duquel la force du dialogue et une passion pour les nuances canaliseront notre attention.**

Cela peut paraître abstrait, mais il me semble qu'on peut l'envisager sous un angle très concret lorsqu'on prête attention à ce qui se passe en nous-mêmes. C'est d'ailleurs ce que je veux vous inviter à faire ici, autour de cette honte toute particulière qui accompagne l'indignation. Cela devient très concret lorsqu'on cherche à voir les nuances qui nous habitent, y compris les affects qui freinent notre capacité de dialogue et d'empathie avec autrui. Et sur ce point, je vous invite à **réécouter l'épisode de la saison 1 que j'avais consacré à Martha Nussbaum et aux émotions démocratiques et anti-démocratiques qui sont en conflit, en nous-mêmes. La honte face à l'oppression peut enraciner notre volonté d'agir en empathie avec les minorités, c'est-à-dire dans le refus de l'asservissement.**

Musique : Macha Gharibian

Masterisation de l'épisode : Geoffroy Montel